

BOURG MÉDIÉVAL, LUTRY

Le Bourg de Lutry naît au XI^e siècle lorsqu'un couvent et quelques maisons se construisent et s'entourent de remparts. Il s'agit d'un urbanisme de la densification, complètement décalé par rapport à nos exigences actuelles d'ensoleillement et de distance aux voisins.



Ces maisons de Lutry sont toujours là. Faites de couloirs, d'escaliers, de terrasses, de niveaux, de paliers séparés par quelques marches d'escaliers, de pièces exiguës, elles nous apparaissent souvent comme de vrais labyrinthes. Si aujourd'hui l'espace dans et hors les murs est exploité à fond, il reste encore de nombreux combles à transformer. Cette ultime densification est en définitive une bonne affaire, à la fois pour les particuliers et la collectivité, puisque ainsi le Bourg continue de se développer en exploitant la même infrastructure séculaire, avec une grande économie de territoire et de moyens.



Transformations lourdes

Pour rendre l'immeuble confortable, il fallait impérativement amener le plus de lumière naturelle possible, simplifier les communications internes et améliorer encore l'isolation. L'architecte a tiré profit de la situation pour mettre l'époque médiévale au niveau du XXI^e siècle! Pari difficile dans le contexte, mais pari gagné puisque le bâtiment a finalement reçu le label Minergie (le seul label de ce type jamais accordé à un immeuble classé monument historique).



Isolation

Aucun «doublage» intérieur n'a été réalisé pour éviter de refroidir, dans le mur, l'extrémité des poutres et de créer des différences de températures amenant de la condensation dans le bois. L'isolation des façades est réalisée en périphérie avec un mortier minéral très léger. Quelque 3 cm de crépissage et d'enduit extérieur ont suffi pour élever la température superficielle du mur à l'intérieur et préserver ainsi les têtes de poutre. L'amélioration thermique est de 40% pour un mur en moellons de 60 cm, sans pour autant dépasser les profils existants des façades et modifier leur esthétique. Par contre, il était exclu de «piquer» la façade du XV^e siècle, l'élément peut-être le plus remarquable de cet immeuble classé. Sur cette façade, toutes les couches successives d'enduit et de peinture ont été conservées et simplement recouvertes d'une peinture minérale protectrice. Dans les limites des contraintes posées par le bâtiment, et surtout sans le dénaturer, toutes les possibilités d'isolation ont été mises en œuvre.



Patience et rigueur

Pour l'architecte, assisté du géomètre, le relevé est un moment privilégié pour prendre connaissance des lieux et réfléchir au projet. Un travail de bénédictin, dira l'architecte: des

petites pièces, des murs biais, des couloirs tortueux, partout des différences de niveaux de quelques marches...

La démolition s'est faite en douceur et le bâtiment a davantage été pelé ou défait comme un écheveau, afin que les couches successives révèlent la structure du bâtiment et, partiellement, son passé. L'état des parties les plus anciennes étant proche de la ruine, l'intervention fut délicate. Les maçons ont travaillé pianissimo, "démolissant en douceur pour décharger l'immeuble puis renforçant soigneusement, depuis le bas, ce qui devait l'être, niveau après niveau.



Lors de la reconstruction, des dalles mixtes bois-béton et des planchers neufs ont été réalisés à partir des solives et lambris anciens. La charpente a été réparée et renouvelée par des systèmes de reconstitution du bois, mis en œuvre par des spécialistes; la couverture a été refaite.



Les principes du projet

Les redondances ont fait place à la rationalité, ce qui n'est pas un petit exploit. La multiplication de divers accès en escaliers a été remplacée par un système unique: un ascenseur et un escalier à double volée, enveloppé d'une verrière, distribuent la multitude de niveaux et de paliers

intermédiaires. En jonglant avec le nombre de marches, les sept appartements que compte désormais la maison y ont tous accès. Au rez-de-chaussée, un passage en «traboule» (pour reprendre une expression lyonnaise) traverse l'immeuble et relie la rue de l'Horloge et la rue Verdaine.

Par souci d'économie, les réseaux et les services ont été concentrés. Dans le bâtiment nord, un noyau de service regroupe le WC séparé, la salle de bains et la cuisine avec l'alimentation d'eau, de chauffage, d'électricité. Selon les souhaits du maître de l'ouvrage, toutes les cheminées anciennes sont conservées et réhabilitées.

Dans les combles, où l'architecte pouvait introduire une spatialité plus contemporaine, des volumes simples et généreux ont permis de créer des logements (d'aucuns parleraient de «lofts») aussi lumineux que confortables.



Le chantier a su évoluer en cours de travaux. Curieuse et compétente, Catherine Nicod, maître de l'ouvrage, a suivi quotidiennement les gestes de chacun. Donato, le maçon, a su, au fil de ses travaux et de ses découvertes, conseiller et proposer des solutions qui ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. En effet, l'architecte s'est appuyé sur les conseils de tous ses interlocuteurs pour mener à bien le chantier. L'attention soutenue et continue, l'esprit curieux, les échanges d'idées, l'apport de solutions pragmatiques sont quelques-uns des ingrédients saupoudrés abondamment par le maître de l'ouvrage, l'architecte, les artisans et plus particulièrement le maçon pour parfaire l'œuvre.

Solange Giovanna

Extraits tirés du journal de la construction de la Suisse Romande Bâtir, de mai 2004